

DEUX NORMANDS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR M. ADER.

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 15 décembre 1839.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

CAUCHOIS, fermier.	MM. TOURNAN.
ROUGEOT.	ÉMILE DUPUIS.
CHABERT, brigadier de gendarmerie	VERNER.
MADAME GERMAIN, fermière	Mad. DUPONT.
LOUISON, sa fille.	MÉLANIE CORDIER.

La scène se passe aux environs de Vire.

S'adresser, pour la musique, à M. Clément, chef d'orchestre du théâtre.

L'intérieur d'une cour; d'un côté à droite la ferme; à gauche, une grange devant laquelle est un grand coffre à avoine dont le côté est percé d'un trou. Du même côté est un grand panier d'osier attaché à une corde qui se replie sur une poulie, et dont un des bouts descend à hauteur d'homme. Un banc de pierre. Au fond, une montagne, un paysage.

SCÈNE I.

LOUISON, CHABERT.

CHABERT arrive dans le fond; en descendant la colline, il chante le premier couplet.

AIR : J' n'aime pas le changement.

Gendarme fortuné,
Pour plaire
Je suis sur terre;
Gendarme fortuné,
Pour les amours je suis né.
Pour moi la plus sage
Sent battre son cœur,
Et la plus sauvage
N'a point de rigueur,
Gendarme, etc.

Louison sort de la ferme et va au-devant de Chabert qui arrive devant la ferme.

Mais je suis fidèle
A ma Louison :
A toute autre belle
Je dis ; Ma foi non.
Gendarme fortuné, etc.

LOUISON.

Ah ! M. Chabert, vous voilà bien gai !
CHABERT, lui montrant ses galons.

Vous ne voyez donc pas ?

LOUISON.

Ah ! vous êtes monté en grade ?

CHABERT.

Oui, mon amour, me voilà brigadier en pied.

LOUISON.

Dans la gendarmerie à cheval !...

CHABERT.

Et maintenant que je puis vous offrir une position sociale, votre respectable mère, madame Germain, n'a plus de raison pour me refuser votre main ; elle sera trop flattée de s'allier à un des chefs de l'autorité municipale de Vire, et cette tenue indique assez que je viens présenter ma requête officielle. (Chantant.)

Si vous voulez bien le permettre.

LOUISON.

Je ne demande pas mieux, moi !... Mais, je prévois bien des obstacles.

CHABERT.

Des obstacles !... (Chantant.)

Gusman ne connaît point d'obstacles...

Et le militaire français non plus ; d'ailleurs, je ne puis plus attendre.

AIR : Toujours smant. (*L'Oncle modèle.*)
 Regardez-moi... Depuis que je vous aime,
 Mon embonpoint est tout-à-fait perdu ;
 Ce teint jadis si fleuri devient blême ;
 Je ne suis plus le même individu.
 Pour le servic' j' suis comme une bête d' somme.
 Si d' mon amour vous ne prenez pitié,
 Je n'aurai plus à vous offrir d'un homme
 Bientôt que la moitié.

LOUISON.

Oh ! ce serait dommage.

CHABERT.

Enfin, je ne fais plus que des bêtises... Il faut que ça finisse ; car pour peu que ça dure, je serai réduit à l'état le plus déplorable au physique et au moral.

LOUISON.

S'il ne dépendait que de moi... Je vous trouve bien plus avenant que Rougeot.

CHABERT.

Rougeot ! Qu'est-ce que c'est que ça, Rougeot ?... Connais pas.

LOUISON.

C'est un fermier des environs, que ma mère voudrait me faire épouser.

CHABERT.

Malgré vous ? Allons donc ; je m'y oppose !

LOUISON.

Et, par quel moyen ?

CHABERT.

Par le moyen le plus simple ; je lui passerai ma lame au travers du corps pour lui apprendre à vivre. Une, deux...

LOUISON, riant.

Ah ! ah ! ah ! quelle drôle de grimace il ferait s'il vous entendait !

CHABERT.

C'est un poltron ? raison de plus, il ne vous convient nullement.

LOUISON.

Il ne me convient pas du tout, du tout, pas plus que l'autre.

CHABERT.

Quel autre ?

LOUISON.

Un autre fermier qui veut aussi m'épouser.

CHABERT.

Ah ça ! ils veulent donc tous vous épouser ?

LOUISON.

Ils ne sont que deux.

CHABERT.

C'est bien assez. Et votre mère ?...

LOUISON.

AIR : Du vice il adopte, etc.

Ma mère, il faut que j'en convienne,
 Ne prétend pas forcer mon choix ;
 Seulement ell' veut qu' j'appartienne
 A Rougeot, si c' n'est à Cauchois.

Cauchois !...

CHABERT.

LOUISON.

Oh ! mais, rassurez-vous, de grâce...
 Entre ces deux épouseurs-là,
 Vous avez la meilleure place :
 Mon cœur vous appartient déjà.

CHABERT.

Ma chère Louison !... Cauchois ! ce nom m'est connu... Attendez donc, attendez donc... j'ai quelque chose dans ma poche qui concerne un certain Cauchois...

LOUISON.

Dans votre poche ?

CHABERT.

Si c'est celui-là, j'ai un moyen bien simple de me débarrasser de ce rival.

LOUISON.

Oh ! quel bonheur !

CHABERT.

Le Cauchois en question n'est-il pas amateur de gibier ?

LOUISON.

C'est un chasseur fini... et adroit donc !... Il n'y a pas de semaine qu'il ne nous apporte quelque lièvre ou quelque canard sauvage... C'est une manière de faire sa cour à ma mère.

CHABERT.

C'est ça, c'est ça... Ah ! mon gaillard, je te tiens.

LOUISON.

Comment ?

CHABERT.

Je ne connais pas l'individu ; mais, d'après ce que j'entends, ce doit être le Cauchois que je suis chargé de mettre en cage.

LOUISON.

En cage !

CHABERT.

Oh ! presque rien... Il s'agit seulement de mettre à exécution un petit jugement qui condamne à huit jours de prison le susdit Cauchois, pour avoir récidivement chassé sans port-d'arme, dans un temps prohibé, et de plus, sur des terres qui lui étaient totalement étrangères.

LOUISON.

A huit jours de prison, lui !

CHABERT.

Et c'est moi qui suis chargé de le mettre dedans. J'ai ici son signalement... Je ne puis me tromper...

LOUISON.

Quand ma mère va savoir ça, par exemple !...

CHABERT.

Gardez-vous bien de lui en parler ; elle n'aurait qu'à le prévenir ; l'oiseau m'échapperait... Diable !...

AIR : Prenez des informations.

(*Vous n'avez pas ma fille.*)

Prenons bien nos précautions ;
 Avant tout, songeons au service.
 Le jour où j'entre en fonctions,
 N'agissons pas comme un novice.
 Un' maladresse, cette fois,

Pour toujours peut me compromettre.
Si je ne mets dedans Cauchois,
C'est moi qu'on pourrait bien y mettre.

Je cours à la mairie remplir une dernière formalité, et je reviens prendre mon lapin au gîte.

Air : Mes amis, rien n'égale... (*Victorine.*)

Adieu donc, je vous quitte
Plein d'espoir ;
Je reviendrai bien vite...
Au revoir !
Le devoir m'appelle,
Mais songez qu'à mon retour,
Vous aurez, ma belle,
Pour vous le reste du jour.

ENSEMBLE.

Adieu donc, etc.

LOUISON.

Il faut que l'on se quitte !
De l'espoir !
Mais revenez bien vite...
Au revoir !

SCÈNE II.

LOUISON, MADAME GERMAIN.

LOUISON (le suivant des yeux).

Est-il bien ! est-il bien !

MAD. GERMAIN.

Louison !... Louison !... M'entendez-vous ?

LOUISON.

Vous voyez bien que j'arrive, mère.

MAD. GERMAIN.

Avec qui étiez vous comme cela ?... Je suis sûre que ce maudit Chabert rôdait encore autour de vous ?

LOUISON.

Eh bien ! quand ce serait : est-ce que je puis l'empêcher de m'aimer, moi ?

MAD. GERMAIN.

Petite sotte ! je l'empêcherai bien de te voir, moi, de te parler... C'est cet enjôleux, avec ses belles paroles, qui te met dans la tête cent extravagances... au lieu de suivre les bons exemples... Regarde, moi, est-ce que je vais à la danse, moi ? Me vois-tu donner des rendez-vous aux garçons, écouter leurs fleurettes, recevoir d'eux rubans et bouquets ?... Jarni ! je leur conseillerais de s'y frotter !

LOUISON.

Dame ! quand j'aurai votre expérience...

MAD. GERMAIN.

Taisez-vous, raisonneuse.

LOUISON.

Air de la *Femme de trente ans.*

Que dites-vous là ?

Maman, patience.

Que dites-vous là ?

Je manqué d'expérience...

Oh ! ça me viendra.

Oui, je suis un peu légère ;
Mais laissez courir le temps.
Comment prendre un air au-tère
Dans la saison du printemps ?
Je promets d'être sévère...
Attendez quinze ou vingt ans.
Que dites, etc.

Le temps et le mariage
Vous ont donné du bon sens.
Mettez-moi vite en ménage,
J'irai bonsoir aux galans.
Comme vous je serai sage...
Attendez quinze ou vingt ans.
Que dites, etc.

Écoutez donc, ma mère, la raison n'arrive pas comme ça tout d'un coup... Ça me viendra aussi, n'ayez pas peur.

MAD. GERMAIN.

Ça te viendra plus tôt que tu ne penses... Je te marie... J'attends Cauchois ce matin... (On entend deux coups de fusil.) Ah ! je crois que c'est lui.

LOUISON.

Canchois ! Je n'en veux pas, je le déteste.

MAD. GERMAIN.

C'est pourtant un bon parti... Il est à la tête de plus de cent moutons.

LOUISON.

Quand il en aurait mille... Je ne les épouserai pas peut-être, ses moutons.

MAD. GERMAIN.

Allons, je ne veux pas te contrarier... Et si tu préfères Rougeot...

LOUISON.

Rougeot ! Pas plus l'un que l'autre...

MAD. GERMAIN.

Comment, mijaurée ! tu refuses Rougeot ? Mais sais-tu bien ce que c'est que Rougeot ?

LOUISON.

Pard ne, Rougeot, c'est Rougeot !... C'est déjà pas si grand' chose.

MAD. GERMAIN.

Entêtée, va !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, CAUCHOIS dans le fond.

CAUCHOIS, à part.

J'croi qu'on parlions d' moi. Écoutons.

MAD. GERMAIN.

Rougeot, c'est une ferme avec de beaux champs et de beaux prés.

CAUCHOIS, à part.

Oni dà !... tiens, tiens...

MAD. GERMAIN.

Rougeot, c'est des bœufs, des vaches, des chevaux dans l'écurie.

CAUCHOIS, à part.

En v'là-t il, en v'là-t-il ! Ah ! mon doux Jésus !

MAD. GERMAIN.

Rougeot, c'est des poules, des pigeons, des canards, des dindons, tout plein...

CAUCHOIS, à part.
 Bon ! bon !
 LOUISON, impatientée.
 Des canards !... des dindons !...
 CAUCHOIS, à part.
 J'crai qu' je ferais ben de me montraï. (Tous-
 sant.) Hum, hum !
 MAD. GERMAIN.
 Tiens, c'est Cauchois... Nous parlions de vous.
 CAUCHOIS.
 Eh ! bonjou, mam' Germain..... bonjou, mam-
 zelle Louison.
 MAD. GERMAIN.
 Charmée de vous voir, Cauchois.
 LOUISON, à part.
 Il y a bien de quoi.
 CAUCHOIS.
 J'ons quitté mes bêtes tout exprès pou veni vos
 faire un doigt de cour.
 LOUISON.
 Merci de la préférence.
 CAUCHOIS.
 Ah ça ! voyons ; à quand le mariage ?
 LOUISON.
 Quel mariage ?
 CAUCHOIS.
 Eh ! le nôtre, donc.
 AIR :
 Dans mes projets j' suis ferme :
 J' vous ons depuis long-temps,
 Mamzelle, offert ma ferme,
 Ma bours', mes prés, mes champs.
 Mon amour est sans bornes
 Vous dispos' rez de tout,
 D' mes ch'vau, d' mes bêtes à cornes,
 D' mes oi's et d' moi itou.
 MAD. GERMAIN.
 Louison n'est pas encore décidée.
 CAUCHOIS.
 C'est que ça me presse, voyez-vous. Vous m'a-
 viez remis jusqu'après la tonte... mais bast !....
 les moutons sont tondus, et moi itou, à ce qu'il
 paraît.
 MAD. GERMAIN.
 Mettez-vous d'accord avec Rougeot, qui la de-
 mandez, de son côté.
 LOUISON.
 Nous n'avons que l'embarras du choix.
 CAUCHOIS.
 Laissez donc, avec votre Rougeot..... Est-ce
 qu'il peut penser à se marier ? Il a bien d'autres
 chiens aux jambes.
 MAD. GERMAIN.
 Oui da ?
 CAUCHOIS.
 Une révolution, quoi... Vous savez ben que,
 depuis la mort de sa défunte... il étions veuf.
 MAD. GERMAIN.
 Oui ; après.
 CAUCHOIS.
 Tous ses biens lui viennent de sa femme... Eh
 ben ! v'là la famille qui lui intente un procès pour

les ravoïr... Ils disent comme cha qu'il a uu brin
 aidé la défunte à mourir, par ses mauvais trai-
 temens.

LOUISON.
 Est-il possible !

CAUCHOIS.
 Dame ! c'est qu'il est brutal, Rougeot, quand il
 s'y met... Pour ça je ne le crois pas capable d'a-
 voir voulu hériter avant le temps... mais, voyez-
 vous, comme qui dit le proverbe, il n'y a point
 de fumée sans feu, et ça ne l'empêchera pas de
 perdre son procès.

MAD. GERMAIN.
 Vous croyez ?

CAUCHOIS.
 Foi d' chréquier. J'ons vu un avocat, au der-
 nier marché de Vire, qui me l'a dit .. et un avo-
 cat, ça ne ment jamais...

MAD. GERMAIN.
 Oh ! alors, s'il est ruiné...

CAUCHOIS.
 Je ne dis point cela...

LOUISON.
 S'il bat sa femme...

CAUCHOIS.
 Je n'allions pas si loin...

MAD. GERMAIN.
 Je sais le parti qui me reste à prendre.

LOUISON.
 Son compte est fait.

CAUCHOIS.
 C'est-à-dire que vous nie préférez ?
 LOUISON, le contrefaisant.

Je ne dis pas cela...
 CAUCHOIS.

Et que j'avais vos épouser.
 LOUISON, de même.

Je n'allions pas si loin.
 ROUGEOT, dans la coulisse.
 Allons, à la r'voyure, mon gas, adid.

MAD. GERMAIN.
 Voici Rougeot... Je vais lui parler de la bonne
 manière.

CAUCHOIS.
 Oh ! n'allez pas me compromettre, au moins ?
 MAD. GERMAIN.
 N'ayez pas peur... laissez-moi faire.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ROUGEOT.

ROUGEOT.
 Ah ! bonjou, mam' Germain, bonjon la com-
 paguie.

CAUCHOIS (allant à lui avec empressement).
 Eh ! c'est c' pauvre Rougeot... Comment qu'
 ça va ?

ROUGEOT.
 Hein !... coume chi, coume cha.

MAD. GERMAIN.
 En effet, je ne vous trouve pas votre figure
 ordinaire.

ROUGEOT.
Ah ! bah !.....

LOUISON.
Il a l'air tout renversé.

ROUGEOT.
Qui ! mai ?

CAUCHOIS.
Eh ! oui, mon pauvre Rougeot, t'es blanc comme un linge, quoi !

ROUGEOT.
Ah cha ! veyons. J' scieus pâle, mai, ah ! bah !...

MAD. GERMAIN.
Est ce que nous aurions reçu des nouvelles de Vire ?

ROUGEOT.
Hein ?

CAUCHOIS.
Ça va peut-être mal de c' côté-là ?

ROUGEOT.
Cha va mal ? Mais qui qui va mal ?

LOUISON.
J' gage que l'affaire prend une mauvaise tournure.

ROUGEOT.
Ah cha ! mais, queulle affaire ? j' vo comprends brin.

CAUCHOIS.
Tiens, Rougeot, tu f'rais ben de voir mon avocat.

ROUGEOT.
Ah ouat ! t' n'avocat... Je n'ai d' besoin qu' d'un notaire poû m' marier.

LOUISON.
Oh ! ne vous pressez pas tant.

MAD. GERMAIN.
Nous ne sommes pas si impatientes ; il faut que toutes les affaires soient tirées au clair avant.

CAUCHOIS.
Ouais ! est-ce que t'aurais de l'embrouillaminif ?

ROUGEOT.
J' vos jure qu' je n' sais point ce que vous voulez dire, foi d'honime !

MAD. GERMAIN.
Oh ! ne finassez donc pas.

ROUGEOT.
Je ne finasse point, n' tout.

CAUCHOIS.
Ah cha ! vais-tu, Rougeot, tu f'rais mieux, là, en franc Normand, de convenir tout bonnement d' la chose.

ROUGEOT.
Ah cha ! veyions, d' quoi qu'y faut que j' convienne?... de queu chose ?

LOUISON.
Il n'en conviendra pas, allez.

MAD. GERMAIN.
C'est égal, nous savons ce que nous savons. Qu'il me suffise de vous dire, M. Rougeot, qu'on ne trouve pas toujours des parens disposés à se laisser duper ; je ne vous dis que ça.

(Elle rentre.)

LOUISON.
Ni des femmes disposées à se laisser battre, M. Rougeot ; je ne vous dis que ça.
(Elle rentre.)

CAUCHOIS, à part.
Ça va ben, ça va ben !

SCÈNE V.

ROUGEOT, CAUCHOIS.

ROUGEOT, stupéfait.

Ah ! mai je demeure tout aussi ahûri que si je tombais des nues.

CAUCHOIS.

Ah cha ! vais-tu bien, Rougeot, c'est des femmes... et les femmes avions toutes des caprices. C'est un vat-et-vient perpétuel.

ROUGEOT.

Oh ! que nenni, mon gâs ; il ya quelque chose là-dessous. Je jurerais, tiens, que tu as fait quelque fagot encore à la mère Germain contre moi, au sujet de Louison, grand flandrin !

CAUCHOIS.

Moi, da ? Ah !...

Aïr de *La Montagnarde au départ*.

Me croire' capable d'un tel crime !

Un pareil soupçon

Trouble ma raison.

ROUGEOT.

Tout ça, vois tu, c'est de la frime :

Va, y a d'e biaux jours

Qu'on connaît tes tours.

CAUCHOIS.

Je somm's innocent,

Et mon âme est pure,

Ami, je le jure...

ROUGEOT.

Ah ! point de serment,

Car, si tu jurais,

Pour l' coup je dirais :

Ensemble.

ROUGEOT.

Faut qu'il ait commis ce grand crime.

Pour qu'un tel soupçon

Trouble sa raison !

On n'est point dup' de c'te frime :

Y a de biaux jours

Qu'on connaît ses tours.

CAUCHOIS.

Me croire' capable d'un tel crime !

Un pareil soupçon,

Trouble ma raison.

Je t' dis qu' c' n' point de la farine :

Je r'nonce pour toujours

A tous mes vieux tours.

ROUGEOT.

Fais donc pas ton bon apôtre comme ça. On te connaît, vois-tu ? t'es l'un sournois... Jarnigué, si j'en étais sûr... Tiens, j' serai capable de tout.

CAUCHOIS.

Ah ! je n'ai point peur.

ROUGEOT.

Non, mais tu trembles toujou... Branle point, marche, il y a une justice à Vire... et si j'étais ben sûr que tu me calomnies, quand je devrais y manger man dernier écu...

CAUCHOIS.

Ménage-les tes écus... t'en as besoin pour me parfaire le prix de la vacque que je t'avions cédée, rien que pour te rendre service. Cette pauvre Blanche, la plus belle et la plus bonne. (A part.) Je crois ben, je l'ons mis dedans, elle ne donnait plus de lait.

ROUGEOT.

Ah ! Diù de Diù ! s'il est permis !... ta vacque, ta vieille Blanchette, j' crais, ma feine, que j' t' l'ai payée assez cher pou c' qu'a valait.

CAUCHOIS.

Nous somm's convenus de cent livres, je n'ons reçu que trente écus... tu me redois une pistole.

ROUGEOT.

Ah ! quel menteur... Mais comme tu mens !... Ah ! mais comme tu mens ! D'où vient donc que tu mens comme ça ?... Je ne te redois rien, entends tu ? Nous étions convenus de trente écus : je te les ai baillés tes trente écus, reste à rien. Nous sommes bien quittes à cette heure, marche.

CAUCHOIS.

Par saint Chrysostôme, mon doux patron, t'as menti.

ROUGEOT.

T'as menti toi-même.

CAUCHOIS.

T'es-t-un chicanneux, je plaiderons à mort.

ROUGEOT.

A mort ! et moi itou. — D'abord, marche.

CAUCHOIS.

Nous voirons.

ROUGEOT.

No voirons.

CAUCHOIS.

Morgué ! t'es têtou comme un Picard.

ROUGEOT.

Et tai t'es franc comme le Lorrain... Tu sais ben comme dit la maxème : Lorrain... traître à...

CAUCHOIS.

Ah ! si j'avions des témoins !

ROUGEOT.

C'hest coume cha ? Ah ! ben quien, pique ji sommes, à ton tour, j' te vas bailler de la souvenance. Mai, man gâs... dis-moi donc un p'tio : Et mes trois lapins que tu m'as tués ?... qu' tu m'as volés, dont que y avait eune mère ?

CAUCHOIS.

Connais point.

ROUGEOT.

Ah ! connais point... qu' j'n' t'ai point peinché dans main champ p't'aire... Sarche bien dans t' n'idée... ah, ah ! connais point. Connais point ! Rappelle-toi z'en, veyions... C'était avant la moisson... j' m'en allais tranquille comme Baisse, pensant à rien, quand... pan !... j'entends

un coup de fusil... j' n'arrête tout droit pour m'orientai... Pan !... un second coup d' fusil ! Oh ! oh ! oh ! que j' n' dis : Faut que y aye du Cauchois là-dessous, et dardarre, qué que je fais ? j' cours sus l' brit. Pan ! ma troisième coup à deux pas de mai, et même pu près, py que j'en ai reçu ma part dans l' mollet drait. De rechef, quoique écloppé, j'avance, et finalement qui que j' trouve là en sifingrant délit ? Tai, mon voleux, avec mes pauvres trais lapins ; tu n' feisais brin l' fier à çu moment-là, dis, man gâs, hein ! « Man bon Rougeot, que tu n' dis, n' me dénonce point : tes lapins valent-y ben un demi-écu pièche ? Je t'en promets le r'double. » Mai, beità toujours, j'ai cédai. Ho ! mon doux Jésus ! est-il dé Diu permis que j' m'aye laissé enjôler par un grand câllin d' ta sorte ?... Que je n'ai-ty du regret à c'te huù... Que je m'en veux-ty, mon Dieu ! que je m'en veux-ty !

CAUCHOIS.

Té, té, tu m'éluches. Tu nous la bailles belle, eh, Rougeot ? Les lapins, que je pense, courront aussi ben pour mai comme pour tai, y courront pour tout le monde.

ROUGEOT.

Ah, bon ? c'est comme ça qu' tu me remercis ? Eh ben ! trédame ! les prisons itou sont faites pour tout l' monde, mais surtout pour les braccniers, man gâs.

AIR : Ah ! j'étouffe de colère.

ROUGEOT.

J' t'apprendrai de mes nouvelles,

CAUCHOIS.

Gare à toi si tu t'en mêles ;

ROUGEOT.

Me voler.

CAUCHOIS.

M' dépouiller.

J' te ferai verouiller.

ROUGEOT.

A mort, moi, d'abord je plaide,

CAUCHOIS.

J'y mang'rai, plutôt qu' je n' cède,

La toison de mon troupiau.

ROUGEOT.

J'y mang'rai ma propre piau.

CAUCHOIS.

Je crois que tu bats la breloque,

Je ne crains point les estafiers.

ROUGEOT.

De tes menaces je me moque,

CAUCHOIS.

Je m' moqu' de tes propos grossiers.

ROUGEOT.

Ah ! que je regrette l'époque

Où sans repit et sans quartier,

On vous pendait un braccounier. (Bis.)

ENSEMBLE.

J' t'apprendrai de mes nouvelles, etc.

(On entend au lo'n ce refrain.)

CHARENT paraît dans le fond en chantant.

Ah ! qu'ils sont beaux,

Qu'ils sont beaux

Les brigadiers municipaux !

CAUCHOIS, à part.

Eh ! l' gendarme ! j' crois que j' frais ben de m'en aller.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CHABERT.

CHABERT en approchant chante :

J'en guette un petit de ton âge.

CHABERT, à Cauchois qui veut s'esquiver.

Un moment, camarade, c'est peut être à vous que j'ai affaire.

ROUGEOT.

Eh oui! d'meure un tantinet, mon bonhomme.

CHABERT.

J'ai deux mots à dire à un particulier que je ne connais pas, mais qui bien sûr est de vos amis.

CAUCHOIS.

Ah! (A part.) Ça sent mauvais.

CHABERT.

Je suis chargé d'une commission auprès de lui! Oh! peu de chose, un petit jugement.

ROUGEOT.

Ah! tiens, tiens! voyez-vous ça?

CHABERT.

Oui, huit jours de prison pour braconnage.

CAUCHOIS, à part.

J'avais flairé ça de loin.

ROUGEOT.

Oh! oh!

CAUCHOIS, bas à Chabert.

C'est possible que je le connaissons... Comment qu'vous le baptisez?

CHABERT.

Cauchois.

ROUGEOT, prenant Chabert à l'écart.

Ma feine vo tumbes bien.

CAUCHOIS, prenant Chabert à l'écart.

Vous rencontrez juste du premier coup.

CHABERT.

On a l'œil exercé dans la profession.

ROUGEOT, bas.

C'est l'y!

CAUCHOIS, en même temps.

Gendarme, c'est lui!

CHABERT, les contrefaisant.

Ch'est l'y! ch'est l'y! Je n'en demande pas deux... il ne m'en faut qu'un.

ROUGEOT.

Alors vos pouvez li boutai la main su'l'collet.. car l'v'la.

CAUCHOIS.

Eh! mon bon Cauchois, est-ce que la peur te fait oublier ton nom?...

ROUGEOT.

Moi, je ne suis point Cauchois... Dieu m'en garde! J'sieu Rougeot, j'men fais honneur et gloire.

CAUCHOIS.

C'est mai qui suis Rougeot... Sainte-Vierge! oses-tu bien te renier toi-même?

ROUGEOT.

Tai Rougeot! Oh! pour cha, j'te l'défends.

CAUCHOIS.

Doux Jésus! me voler mon apparence!

ROUGEOT.

Ah! ah! mon bon monsieur le gendarme, ne le croyez point, c'est un faux, un imposteur, avec son petit air comme ça, tout gentil, tout doucereux.

CAUCHOIS.

Il cherche à vous mettre dedans, le fourbe.

CHABERT.

Ce n'est pas moi qui serai mis dedans aujourd'hui... Mes petits amis, voici un papier qui va tirer la chose au clair.

CAUCHOIS, à part.

Eh ben! me v'la dans de beaux draps, mai, à c't'heure.

ROUGEOT.

Ah! ah! j'allons voir.

CHABERT, déployant un papier.

Le signalement du condamné... (lisant.)

« Cauchois (Chrysosthème-Benoît). »

CAUCHOIS.

Je disais ben que c'était lui.

ROUGEOT.

Ch'est l'y, pardi! ch'est clai comme l'jour.

CHABERT.

Silence! (Li-ant.) « Taille d'un mètre soixante-quinze centimètres.

ROUGEOT.

Il n'y a plus de doutance à c't'heure, j'espère.

CAUCHOIS.

Exactement sa taille...

CHABERT, les toisant de l'œil, manifeste de l'incertitude.

Continuons. « Nez fort... »

CAUCHOIS.

Il en a un pied.

ROUGEOT.

Eh ben! l'tien donc, qui n'finit jamais, Diù merci!

CHABERT.

Au fait, ils en ont tous deux leur bonne part.

Ah! c'cadet-là quel....

ROUGEOT et CAUCHOIS, ensemble et se moquant l'un de l'autre.

Ah! c'cadet-là queu pif!

CHABERT.

Silence!... « (Lisant.) Bouche moyenne. » (Cauchois agrandit sa bouche, Rougeot rappetisse la sienne, pendant que Chabert les regarde.)

ROUGEOT.

Bouche moyenne, ah!... dira-t-on core que ch'est mai, à c't'heure?

CHABERT.

« Cheveux blonds cendrés. »

CAUCHOIS, montrant la tête de Rougeot.

Mais regardez cette tignasse.

ROUGEOT.

Il a les crins rouges comme feu.

CHABERT.

Oh! oh! voyons les signes particuliers....

(Lisant.) « Point de signes particuliers. *Nota.* Mais il est rare que Cauchois n'ait pas sur lui quelque trace de gibier. » (A part.) Maudits signalements!... tous jetés dans le même moule... Avec ces indications-là on reconnaît tout le monde et l'on ne reconnaît personne. Pourtant... (Haut.) Attention aux signes particuliers.

(Pendant que Chabert parle, Cauchois tire un canard sauvage de sa poche, et le glisse dans celle de Rougeot, de manière à ce qu'on voie la tête pendante de l'animal.)

CAUCHOIS, se montrant dans tous les sens.

Examinez-moi bien, gendarme, fouillez moi. Ma conscience est tranquille.

(Pendant que le gendarme fouille Cauchois, celui-ci lui glisse dans la poche une pièce de gibier.)

CHABERT, ap. ès l'avoir fouillé.

Rien.

ROUGEOT.

Oh! par exemple, si vous trouvez rien sur moi, je me livre à vous pieds et poings liés.

(Il se tourne et se retourne.)

CAUCHOIS, lorsque Chabert aperçoit le canard.

Oh!

CHABERT, à part.

Je tiens l'oiseau. (Haut.) C'est fort bien, mon brave, mille pardons d'avoir pu soupçonner votre vertu...

ROUGEOT.

Ah! vous êtes donc convaincu, à la fin.

CHABERT.

J'ai eu tort, grand tort... Mais vous allez me suivre.

ROUGEOT.

Et là où donc ça?

CHABERT.

Chez le maire, et de là en prison.

ROUGEOT.

Quand je vous dis que ce n'est point moi.

CHABERT, prenant la tête du canard.

Qu'est-ce que c'est donc que ça?

ROUGEOT.

Cha?

CHABERT, tirant le canard.

Ce n'est point vous, ça? Non, c'est le chat.

CAUCHOIS.

C'est lui tout craché, il y ressemble comme deux gouttes d'eau.

ROUGEOT, exaspéré.

Jour dei gnieu!

CHABERT.

Allons, marchons!

ROUGEOT.

Ah! je marcherai point.

CHABERT, mettant la main sur son sabre.

Nous allons voir ça.

ROUGEOT.

Eh! eh bien! on marche, gendarme, on marche; mais pourtant c'n'est point moi, je le prouverai.

CHABERT.

Connu, connu!

CAUCHOIS, à Rougeot.

Eh! mon pauvre Cauchois, je te l'avions bien

dit, que tu aimais trop le gibier... Sois tranquille, tu n'en a que pour huit jours, et j'irai te voir dans le tas de cailloux, et j't'y porterons du mial pour adoucir ton sort.

ROUGEOT.

Garde-le ton mial pour t'en faire des dorées; marche, marche, c' n'est point fini ent' nos deux.

CHABERT.

Non, ce n'est point fini... ce sera à recommencer avec un certain Rougeot, qui se donne des airs de me faire concurrence sur le chapitre de mes amours... Je ne lui dis qu'un mot, à ce même Rougeot... C'est qu'il se tienne bien... si jamais je le rencontre dans un rayon de cent pas autour de cette ferme, je lui ferai faire connaissance avec François, mon inséparable ami... Je pense que je m'explique... (A part.) Et maintenant, brave Cauchois, en avant!

CAUCHOIS.

C'est d' l'arbitraire ça!

ENSEMBLE.

AIR : Valse de Straus.

CHABERT et CAUCHOIS.

ROUGEOT.

Point de façon,	Quell' trahison!
Vite en prison	Ciel! en prison
Il faut marcher.	Il faut marcher.
Et sans broncher.	Sans broncher!
Fais pas le fin,	Je suis bi-n fin,
Car un lapin	Mais un lapin
De ma } coul' ur.	De sa couleur
De sa } coul' ur.	Prend le chasseur.
Prend le chasseur.	

ROUGEOT, en s'en allant.

Je me ferai connaître à la mairie, et nous voirons... Tu me l' paieras, marche, grand gueu-sard!

CAUCHOIS.

Marchais... marchais!...

SCÈNE VII.

CAUCHOIS, seul.

Je l'ons refait, ce malin de la haute Normandie. Mais ne perdons point de temps... Pendant que j' sommes maître du terrain, faut pousser les affaires du mariage... Ah! une idée!... jarni! quelle idée... La mère a un faible pour Rougeot; la fille est coiffée de son gendarme... Je vas m'en débarrasser pour un moment... Si peu que ça dure, le temps seulement de lui faire signer un bon dédit... Ça avancera mes projets... C'est tout d' même une fameuse idée... (Appelant.) Ohé, mame Germain! ohé, la mère!

SCÈNE VIII.

CAUCHOIS, MAD. GERMAIN, LOUISON.

LOUISON.

Tiens, c'est vous; vous n'êtes pas encore pris?

CAUCHOIS.

Oh! qu' nenni da, ma p'tiote; mais j'aime-

rions mieux être à l'ombre, et n'avoir pas été témoin de ce que j'ons vu.

MAD. GERMAIN.

Qu'y a-t-il donc ?

CAUCHOIS.

C' qu'il y a !... j' vas vous le dire... Mais, pour ça, j'aurions besoin d'être seul avec vous.

LOUISON.

Ah ! des secrets, M. Cauchois.

MAD. GERMAIN.

Louison vous fait peur !

CAUCHOIS.

Eh non, eh non. (Bas à madame Germain.) C'est que la nouvelle va la bouleverser, p'-ête ben.

MAD. GERMAIN.

Ah !

CAUCHOIS.

Il ne faut point brusquer sa sensibilité.

MAD. GERMAIN.

Elle n'a point les nerfs si susceptibles.

LOUISON.

Ne me ménagez point, M. Cauchois, et dites-nous quel est ce grand mystère.

CAUCHOIS.

Vous le voulez?... Eh bien, je veux causer.

MAD. GERMAIN.

Que de cérémonies !

LOUISON, riant.

Au fait, je commence à trembler.

CAUCHOIS.

Et t'à l'heure, le gendarme est venu ici comme Rougeot s'y trouvait. « Ah ! ah ! qui lui dit, charmé de la rencontre... Nous avons un compte à régler ensemble... C'est donc toi qui veux m'enlever Louison, qui lui a dit... Je la défendrai à la pointe de mon sabre, qui dit. »

LOUISON.

Oh ! ce n'est plus nécessaire, puisque ma mère consent à nous marier.

CAUCHOIS.

Vrai ?

MAD. GERMAIN.

Il a bien fallu se rendre aux larmes de Louison... Mais après, et qu'a répondu Rougeot ?

CAUCHOIS.

Rougeot?... Il m'a étonné, foi d'chrétien... C'est un héros quelquefois, Rougeot... « Ton sabre, a-t-il répliqué : je me moque pas mal de ton sabre... je vas emprunter celui du garde-champêtre, et puis à nous deux... »

LOUISON.

Ah ! mon Dieu !

CAUCHOIS.

« Marchons, marchons, s'est écrié monsieur le gendarme... Marche donc, p'tit grain d'sel que j' l'égruge. » Et ils ont marché.

MAD. GERMAIN.

Tout de bon ?

CAUCHOIS.

Si bien qu'au bout de quelques instans, chacun ayant un sabre, ils se sont alignés dans le bois

des Corniers ; et puis v'lan ! comme je regardais de loin, voilà que je vois cheoir Rougeot.

MAD. GERMAIN.

Mort ?

CAUCHOIS.

Nenni, car il s'est relevé tout à coup, et v'lan, le gendarme est tombé à son tour.

LOUISON.

O mon Dieu !

CAUCHOIS.

Et il ne s'est pas relevé, da, lui.

MAD. GERMAIN.

Le pauvre garçon !

CAUCHOIS, courant à Louison.

Elle pleure.

MAD. GERMAIN.

Louison ?

LOUISON.

Laissez-moi... laissez-moi...

Air : *J'ai perdu mon coutiau.*

J'ai perdu mon amant,

Ah ! quel événement !

Je l'aimais, je l'aimais tendrement,

Ce gendarme charmant,

Si plein de sentiment,

N'y a pas plus d'un moment !

J'ai perdu mon amant. (Bis.)

Qu'est-ce qui qui aurait dit, hélas !

Qu'il touchait au trépas. (Bis.)

Je crois l'entendre encore

Me chanter : « Je t'adore ! »

Il me semble le voir

Autour de not' maison,

Pour chercher sa Louison,

Rôder matin et soir.

(Parlé.) Et maintenant il ne chantera plus... Il ne viendra plus au rendez-vous... Ah !...

J'ai perdu, etc.

MAD. GERMAIN, la soutenant.

Viens, ma pauvre fille... (A Cauchois.) Regardez dans quel état vous l'avez mise, avec votre nouvelle.

CAUCHOIS.

Ça passera, ça passera... et si c'est un mari qu'elle veut, est-ce que je ne suis point là moi ? Nous allons en causer.

MAD. GERMAIN.

C'est peine perdue.... elle ne veut point de vous...

CAUCHOIS.

Ça lui viendra.

(Elles rentrent.)

SCÈNE IX.

CAUCHOIS, seul.

J'espère que j'ai embrouillé les affaires !... je ne sais pas encore comment je vas m' tirer de là... Ah ! diable ! qu'est-ce que j'entends ?... Rougeot !... le gendarme ne doit pas être loin... Cachons-nous avant qu'ils m'aperçoivent... mais où ?... (Voyant le coffre.) Ah ! là-dedans.

(Il entre dans le coffre.)

SCENE X.

CAUCHOIS, caché, ROUGEOT.

ROUGEOT.

Ah bien ! le Bas-Normand qui croit bonnement que je ne l'ai point vu se fourrer dans le coffre... Il s'est pris lui-même au piège, l'vieux gueux. Si j'allais avertir le gendarme... Oh ! que nenni ! l'oiseau n'aurait qu'à s'envoler... vaut mieux attendre ici... Ah ! oui, mais le brigadier ne plaisante brin, et il m'a dit que, s'il me voyait jamais à cent pas de la ferme de la mère Germain, il me traverserait le corps avec son sabre... Eh ! tiens, parbleu ! que je suis bête !... la clef... (Il ferme le coffre, et en prend la clef.) Le voilà scellé... Je peux, à cette heure, aller tranquillement avertir le brigadier... (Frappant sur le coffre.) Holà ! hé !... Est-ce qu'il n'y a personne à la maison ? Holà ! Cauchois ?

CAUCHOIS, sortant la tête par le trou.

Qui est là ?

ROUGEOT.

Ouvre donc ! c'est ton ami Rougeot.

CAUCHOIS.

Tu peux ouvrir toi-même.

ROUGEOT.

Je m'en garderai bien... Ah ! ah ! malineau, tu voulais me mettre dedans ! (Lui montrant la clef.) Eh bien ! t'y voilà toi-même dedans...

CAUCHOIS.

Allons, c'est une mauvaise sarge.

ROUGEOT.

Non, c' n'est point une sarge. Ah ! tu ne plaisantais point toi, quand tu m'as fais prendre .. Heureusement pour moi que je n'ai point eu de peine à me faire reconnaître devant M. le maire... A ton tour, tu n'as qu'à te bien tenir... (A part.) Ah ! mon Dieu ! j' crai q' j'ai entendu le refrain du brigadier... Je me sauve... Je le connais, il me tiendrait parole... Oui, mais s'il me voit sortir d'ici, je suis un homme perdu... Ah ! quelle idée ! je vas me blottir dans ce panier... Il va entrer chez la mère Germain, et pendant ce temps-là je m'échapperai pour l'attendre à distance, et lui bailler la clef d' l'appartement de mon ami Cauchois.

CAUCHOIS.

Eh ! dis donc, Rougeot...

ROUGEOT.

Teu toi, v'là le gendarme qu'approche ; n' branle point, n' dis rien, je ne te vendrai point...

(Il se blottit dans le panier.)

CAUCHOIS, allongeant le bras et saisissant la corde.

J' m'en vais lui rendre la chose.

(Il l'élève doucement jusqu'à la hauteur du premier étage.)

ROUGEOT, mettant la tête hors du panier avec précaution.

Il n'y a personne..., je m'avais trompé... (Se

levant.) Allons-nous-en vite... Tiens !... Eh bien ! j' suis à dix pieds de terre, comment qu' cha s' fait ?

CAUCHOIS.

Rougeot, t'as donc des ailes que tu t'enlèves comme ça... dans l' ciel.

ROUGEOT.

Farceur, va ! ça m'est égal, je va sauter.

CAUCHOIS, l'élevant plus haut.

Saute, Rougeot...

ROUGEOT.

On n'est point mal ici, tout de même ; ma foi j'y reste.

CAUCHOIS.

Mon gîte n'est point incommode non plus, j'y restons itou.

ROUGEOT, après un moment de silence.

Cauchois ?

CAUCHOIS.

Rougeot ?

ROUGEOT.

Tu n'as pas autre chose à me dire ?

CAUCHOIS.

Et toi ?

ROUGEOT.

A ton aise.

AIR : *Je vais revoir ma Normandie.*

Je plane au mitan de la nue ;

ROUGEOT.

Ici je me moq' du soleil ;

ROUGEOT.

Je jouis de la plus bell' vue.

CAUCHOIS.

Je puis me livrer au sommeil.

ROUGEOT.

Ah ! quel' douceur ! ma nacell' flotte.

CAUCHOIS.

Dans cette grott', quelle fraîcheur !

ROUGEOT.

Comme une louett' je m' ballotte !

CAUCHOIS.

D'une taup' j'ai tout le bonheur !

CAUCHOIS, après un moment de silence.

Rougeot ?

ROUGEOT.

Cauchois ?

CAUCHOIS.

Est ce que nous allons rester long-temps comme ça ?

ROUGEOT.

Ma foi, tant que tu voudras.

CAUCHOIS.

Nous sommes des bétas... Tiens, fessons une transaction.

ROUGEOT.

Ça va.

CAUCHOIS.

Si je te descendais, qu'est-ce que tu ferais ?

ROUGEOT.

Je l'ouvrirais.

CAUCHOIS.

Vrai ?

ROUGEOT.

Oui... vrai, foi de Rougeot.

CAUCHOIS, le faisant descendre un peu.
J'ouais te débarquer. (Arrétant) Ecoute donc,
Rougeot, je m'ravisions... Jete moi la clef...

ROUGEOT.

Hein ! puis-que tu n'as point de confiance en
moi, d'où vient que j'en aurais en toi ?

CAUCHOIS.

C'est comme ça. (Le remontant.) Alors, je te
remonte.

ROUGEOT.

Ecoute, descends-moi et je te cède Louison.

CAUCHOIS.

C'est une proposition raisonnable. (Il le descend
un peu.) Eh ben ! écoute, baille-moi la clef et j'y
renonçons itou.

ROUGEOT.

Ah bah ! tiens t'es têtû comme une mûle...

CHABERT, de loin chantant.

Ah ! quel plaisir d'être soldat.

ROUGEOT.

Entends-tu le brigadier ? Est-ce que nous nous
laisserons prendre comme des imbécilles ?

CAUCHOIS.

La clef... Il n'y a pas un instant à perdre.

ROUGEOT.

Tu n'en veux point démordre... (A part.) Ho !
il faut bien se décider... (Haut.) Approche un
peu le panier pour qu'elle ne tombe point à terre.

CAUCHOIS, le descendant un peu.

Doucement !... (S'arrétant.) Doucement, voici
notre homme.

CHABERT, entre en chantant.

Ah quel plaisir ! ah quel plaisir !

(Rougeot et Cauchois se renfoncent dans le coffre
et dans le panier.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CHABERT.

Ces messieurs n'ont pas jugé à propos de m'at-
tendre... Oh ! ils reviendront... comme le papil-
lon, jusqu'à ce qu'ils se brûlent les ailes... En
attendant qu'ils se présentent, je voudrais bien
dire deux mots à mes amours... Mais Louison
ne vient pas... elle qui devine ordinairement ma
présence à un quart de lieue... Débarrassons-
nous un peu de cet instrument pour le moment
inutile... (Il ôte son sabre et le met près du coffre.)
Voilà pour notre ami Rougeot... A propos, et
l'autre?... ai-je toutes mes pièces?... (Il ôte des pa-
piers de sa poche.) Bon, c'est cela, l'ordre d'ar-
restation. (Il pose le mandat sur le banc.) Voilà
pour notre ami Cauchois... Je suis en règle avec
ces gaillards-là... Occupons-nous des affaires du
cœur... (Chantant.)

Quand on attend sa belle,
Que l'attente...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LOUISON, MAD. GERMAIN.

(Loui-on et madame Germain entrent en poussant
un cri qui coupe la parole à Chabert. Pendant ce
temps, Cauchois, qui a passé la tête, s'emparé du
mandat.)

CHABERT.

Eh bien ! qu'est-ce donc ?...

MAD. GERMAIN.

La surprise, la joie...

LOUISON, à Chabert.

C'est vous !.. ah !.. (Elle se jette dans ses bras.)

CHABERT.

Certainement que c'est moi.

MAD. GERMAIN.

La pauvre enfant n'espérait plus vous revoir.

LOUISON.

Au moment où ma mère consentait à tout ..

CHABERT.

Elle consent !..

MAD. GERMAIN.

Une nouvelle affreuse... Mais vous n'êtes pas
mort...

CHABERT.

Je me fais cet effet-là... Maintenant que vous
comblez mes vœux, je me sens plus vivant que
jamais...

MAD. GERMAIN.

Ah ça ! c'est donc Rougeot qui a été tué ?

CHABERT.

Rougeot ?.. Pas encore...

MAD. GERMAIN.

J'y suis... Le duel se sera terminé à l'antia-
ble...

CHABERT.

Oh ! avec moi, on ne plume pas le canard...
Mais quel duel ?

LOUISON.

Votre duel avec Rougeot.

CHABERT.

Il n'y en a pas eu.

ROUGEOT, à part.

Ça, c'est encore quelque fagot de Cauchois,
bien sûr.

CHABERT.

Je conviens que je voulais lui disputer ma
Louison à la pointe du sabre... Mais puisque
vous m'accordez sa main, je permets à Rougeot
de vivre.

ROUGEOT, haut.

Bien obligé, gendarme ! bien obligé !

LOUISON ET MAD. GERMAIN, étonnées.

Ah ! mon Dieu.

CHABERT.

Dieu me damne ! je crois qu'il est perché là-
haut...

ROUGEOT.

N' faites pas attention ; ça fait l'effet que j'
suis en ballon. Pourtant, gendarme, seriez-vous as-
sez aimable pour me rapprocher du plancher des...

CHABERT.

Avec plaisir. (Il prend la corde.)

CAUCHOIS, passant la tête.

Ne vous donnez pas la peine.

LOUISON ET MAD. GERMAIN.

L'autre à présent.

CHABERT.

De mieux en mieux.

CAUCHOIS.

Y es-tu, Rougeot? (Il lâche brusquement la corde.)

ROUGEOT, culbuté, se relevant, à Chabert.

Tenez, gendarme, voilà la clef du coffre.

CHABERT.

Nous allons le changer de cage.

CAUCHOIS.

Attendez que j'ôte ma tête.

CHABERT.

C'est juste. (Ouvrant.) Au nom du roi, je vous arrête...

LOUISON.

Je vous demande sa grâce.

CHABERT.

Désespéré de vous refuser.

MAD. GERMAIN.

Vous l'arrêterez après la noce.

CHABERT.

Impossible... (A Cauchois.) Allons, il faut me suivre.

CAUCHOIS.

Je vous suis... Mais, auparavant, je veux savoir de quel droit vous m'arrêtez?

CHABERT.

C'est trop juste. (Il fouille dans ses poches.)

CAUCHOIS.

Montrez-moi le papier... Comment que vous appelez ça?...

CHABERT.

Ah! je l'ai posé là... (Il cherche sur le coffre et par terre.)

ROUGEOT, à lui-même.

C'est Cauchois qui y aura chippé, c'est sûr...

(Au gendarme.) Y vos l'aura subtilisai, marchai, le grand gueux.

CAUCHOIS.

Moi!...

LOUISON.

Tant mieux!... ça fait que tout le monde sera content aujourd'hui.

ROUGEOT.

Dites donc, gendarme, ah ça, mais, est ce que vous ne l'emmenerez point itou en prison, ly, à cette heure?

CHABERT.

Est-ce que je le puis?... oh! mais soyez tranquille, demain... (Chantant.)

A demain, demain, demain matin.

CAUCHOIS, à part.

Tu seras bien fin si tu m'y attrapes, mon vieux! demain et les jours suivants... Et puis, j'en rappelons.

MAD. GERMAIN.

Ne pensons qu'à notre bonheur. M. Chabert, ma fille est à vous.

LOUISON.

Ah! que je suis heureuse!

CHABERT.

Ma chère Louison?

COUPLLET FINAL.

ENSEMBLE.

Messieurs, encouragez le zèle
De vos deux serviteurs normands;
Ne leur fait's pas ce qu'on appelle
Une querelle d'Allemands.

CHABERT.

AIR : *Connaissez-vous dans Barcelone.*Ces deux malins croyaient refaire
Un gendarme des plus heureux.
Regardez ma particulière!
C'est ma tigresse, ma bergère.
Je dis : Enfoncés tous les deux!

ROUGEOT.

Eh bien! compère de la Basse,
Est-ce que tu serais un p'tiot vexé?
D'une femme on te déberasse,
Quand on n'en a point, on s'en passe;
Cha n'empêch' que t'est enfoncé...

CAUCHOIS.

Ma fé, compère de la Haute,
Ch'est point par tai que j' s'rons crossé;
Les femm's jamais ne m'out fait faute,
Mais va donc en r'paicher eun' aute,
Pauvre enfonceur, j' tons renoncé.

CAUCHOIS ET ROUGEOT.

C'est un vrai gueux.

CAUCHOIS.

C'est un vieux traître,

ROUGEOT.

Sans loi,

CAUCHOIS.

Sans foi.

ROUGEOT.

Marchais!

CAUCHOIS.

Marchais!

ROUGEOT ET CAUCHOIS, ENSEMBLE.
L' parterre est not' juge et not' maître,
J' lui demande, et j'aurai peut-être
De bons dommages-intérêts.

ENSEMBLE.

Messieurs, encouragez, etc., etc.

FIN DES DEUX NORMANDS.